

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

18

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 87 — Samedi, 2 janvier 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 2 janvier 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles du *Monde Illustré*. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Une abondante moisson, par Hermance. — Le sac aux surprises. — Un conseil par semaine — Poésie : Le jour de l'an, par J. B. Caouette. — La Porteuse de Pain (suite). — M. Vanderbilt. — Riel et ses bourreaux. — Récréation de la famille. — Choses et autres

GRAVURES : Mil-huit-cent-quatre-vingt-six : le sac aux surprises. — Grande marche triomphale du bonhomme Noël et du Temps. — Le millionnaire Vanderbilt. — Rébus — Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes. à \$1	\$86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## VINGTIÈME TIRAGE

Le vingtième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de décembre), aura lieu lundi, le 4 janvier, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## ENTRE-NOUS

**L'**AN dernier, à pareil jour, je vous disais : *Bon an et bon jour* ; aujourd'hui, Dieu me garde de vous faire aucun souhait, les miens semblent porter malheur.

Cependant, parler ainsi semblerait ridicule de ma part, ce serait supposer que Celui qui conduit tout, s'est fait un plaisir de vouloir me contrarier et, — en y réfléchissant un peu, — je vois que je ne puis me permettre pareille mauvaise plaisanterie.

Malgré les malheurs qui nous ont accablés, pendant l'année qui vient de finir, je veux espérer, je sens le besoin de croire encore au bonheur, à la paix et au rire.

Malgré la froide brise qui souffle du nord, en dépit du manteau de neige qui couvre la plaine, j'attends les jours de soleil et j'espère revoir encore la prairie en fleurs.

Les éclats de rire, les exclamations de joie de mes enfants qui regardent, en ce moment, les étrennes qu'ils ont reçues de tous côtés, me confirment dans cette espérance ; ces charmants petits êtres, qui sont l'avenir, n'auraient-ils donc qu'un héritage de larmes et de malheur ? Non, cela ne peut être. Comme nous, ils auront leurs printemps bénis et leurs jours dorés, espacés de temps à autre, comme autant de moments de repos nécessaires au voyageur fatigué.

Quand à toi, vieille année, va prendre ta place parmi tes devancières et dis leur bien que si ta venue a été accueillie avec joie, ton départ ne laisse aucun regret.

Et pourtant, le matin de ton arrivée, vieil an, tu nous avais promis la paix, la concorde, la santé, la richesse et bien d'autres bonnes choses !

\*.\*

C'est une triste date que celle de 1885.

Que de cadavres, que d'effondrements et de ruines tu as laissées sur la route que ton pied a foulée, vieil an !

On attendait les premiers rayons chauds du soleil printanier, quand, vers la fin du mois de mars, une nouvelle terrible partit des bords de la Saskatchewan, pour se répandre bientôt sur les rives du Saint-Laurent.

Un officier de la police montée, la major Crozier, venait de tirer le premier coup de feu sur les Métis et les Sauvages.

La guerre était déclarée !

Guerre horrible, guerre fratricide, guerre préparée depuis longtemps par une mauvaise administration, guerre prédite par tout le clergé catholique du Nord-Ouest, boucherie stupide que l'on aurait pu éviter facilement, en suivant les sages avis, mais tuerie nécessaire au maintien de quelques hommes qui avaient besoin de vivre aux dépens des autres.

La première faute commise, il fallut aller jusqu'au bout.

Vous savez, comme moi, l'histoire de ce drame, qui a débuté par le coup de fusil du major Crozier et qui s'est terminé par la potence de Régina !

Partout du sang ! partout des larmes !

Veil an, tu nous avais promis la paix !

\*.\*

Les haines de races et de croyances ne produisant que de regrettables résultats, nous avions espéré arriver à une entente qui nous permit de vivre tous en bonne intelligence, ne pensant qu'à la grandeur de notre pays et à la prospérité de la race canadienne toute entière.

Espoir déçu !

Le souvenir de guerres qui ont eu lieu jadis dans le vieux monde, s'est réveillé dans notre jeune pays, plus vivace, plus haineux que jamais. Les Orangistes d'Ontario ont entonné le chant de la Boyne, un journaliste infâme a insulté nos vaillants volontaires, des hommes sans honneur ont demandé la mort d'un fou, quand le monde entier demandait sa grâce.

On leur a accordé la tête du malheureux insensé.

Un cri d'horreur retentit du levant au couchant ; dans chaque village on protesta contre cet acte horrible...

Sur le cercueil du mort on jura de s'unir.

Le lendemain, des défections avaient lieu.

On avait juré de s'entendre, de serrer les rangs, d'oublier tous les partis politiques, pour ne se souvenir que de la PATRIE.

Aujourd'hui, on est plus divisés que jamais.

Tu nous avais fait espérer la concorde, vieil an !

\*.\*

On venait d'acclamer nos volontaires à leur retour du Nord-Ouest, on oubliait les souffrances de la campagne, on goûtait déjà les joies de la famille, on oubliait — car, de nos jours, tout marche à la vapeur et à l'électricité, surtout l'oubli — on oubliait, dis-je, les morts, on se remettait au travail, le brave soldat retournait à l'atelier, chacun apportait plus d'ardeur à sa tâche pour réparer les brèches faites à la fortune publique ; la fiancée préparait son trousseau, la jeune femme mettait la dernière main à la layette du trésor qu'elle attendait, on revenait à la vie calme et paisible du foyer, quand la mort, peu satisfaite de la récolte qu'elle avait faite là-bas, dans la prairie, revint, terrible, hideuse, escortée de son aide, la variole.

La funèbre moissonneuse faucha sans relâche et sans pitié ; six mois durant, enfants, hommes forts, faibles vieillards, tombèrent de tous côtés, sous ses coups redoutables.

Alors qu'on la croyait fatiguée, épuisée, hors d'haleine, de nouveaux épis s'inclinaient plus nombreux sous son souffle empesté.

Aujourd'hui, vois ton œuvre, ô mort impitoyable, vois ces femmes en noir, ces enfants en deuil, les foyers déserts, contemple les croix neuves au cimetière !

Mort, ta ville est bien peuplée !

La layette préparée pour le nouveau-né lui a servi de linceul.

La robe de la fiancée n'a jamais été mise. Celui qui devait conduire à l'autel la blonde enfant repose sous les cyprès.

Partout la terreur, plus d'amis, on se fuit, chacun craint son voisin de peur d'être victime de la contagion.

On entend sans cesse le bruit du marteau frappant jour et nuit.

Regarde ce qui sort de l'atelier : ... des cercueils, toujours des cercueils !

Veil an ! Tu nous avais promis la santé !

\*.\*

Donc, la guerre, la discorde et la maladie.

De ces trois éléments, il ne pouvait résulter que la misère, et personne ne fut étonné de voir bientôt de grandes maisons faire faillite, les ateliers se fermer et les voleurs devenir plus nombreux.

L'atelier fermé, c'est le père sans ouvrage, la maison sans pain, l'âtre sans feu, c'est le terrible cri : J'ai faim.

Alors les mauvais conseils arrivent, et parfois on les suit.

Les prisons regorgent, les lieux où le vice se vend sont ouverts à tout venant. Il faut manger !

Cependant, au cri terrible de la faim, de saintes filles vont par la neige, le froid et le vent, frapper à la porte de la maison désolée. C'est la Providence qui envoie ses anges porter du pain et du bois à la famille en pleurs.

Les Sœurs de Charité veillent partout.

Mais la misère est si grande, elles ne peuvent suffire à la tâche.

Où donc est ta promesse, vieil an, qui nous avais dit que le pain ne manquerait pas ?

\*.\*

En feuilletant les registres des décès qui ont eu lieu l'an dernier, nous trouvons des noms qui étaient familiers à nos oreilles.

Le premier d'entre tous et le plus illustre, Mgr Bourget, archevêque de Martianopolis, deuxième évêque de Montréal, dont les œuvres seront impérissables comme sa mémoire.

L'hon. juge Loranger, savant jurisconsulte, président général de notre société nationale, l'Association Saint-Jean-Baptiste.

Le Rév. Père Lonergan, l'un de nos théologiens les plus renommés, mort dans toute la force de l'âge, regrettée de tous ses paroissiens.

L'hon. C.-S. Cherrier, commandeur de St-Grégoire le Grand, doyen des savants, homme sage, intègre, le type de l'honnête homme, qui ne s'est jamais connu d'ennemis, le bienfaiteur de l'Université Laval.

Sir Francis Hincks, ex-ministre.

Les révérends Pères Marchand et Fafard, les saints missionnaires tombés victimes du devoir sous les coups des sauvages du Nord-Ouest.

Riel .....

Le sergent Valiquette, le seul volontaire de Montréal, brave soldat du 65<sup>me</sup> bataillon, mort pendant la campagne.

\*.\*

A l'étranger, nous notons la mort d'Alphonse XII, qui succombe à l'âge de vingt-huit ans, dont la première femme, la charmante reine Mercedes, était morte à vingt ans, et dont la veuve, la régente, Marie-Christine, vient de s'asseoir sur un trône miné de toutes parts.

Le prince de Saxe-Cobourg, père du roi du Portugal.

Le maréchal Serrano, destructeur de trônes, faiseur de rois, conspirateur et lutteur énergique.

Victor Hugo, le plus célèbre de tous les poètes du siècle, dont les œuvres, discutées avec passion, ont soulevé des tempêtes et des admirations inouïes.

Hugo, l'auteur de la *Légende des Siècles*, des *Feuilles d'Automne*, *Notre-Dame de Paris*, *Les Châtiments*, *les Rayons et les Ombres*, *Hernani*, *Ruy Blas*, *les Burgraves*, *les Quatre vents de l'Esprit*, *les Misérables*, et cent autres œuvres étonnantes.

Le prince Frédéric-Charles, neveu du vieux Guillaume, l'un des généraux les plus célèbres de l'armée Allemande, tant par son génie militaire que par sa haine contre la France. Homme emporté et violent qui faisait la terreur de son entourage et même de sa propre femme.

Mgr McCloskey, le premier cardinal Américain, l'une des lumières de l'Eglise.

Le général Grant le soldat heureux de la guerre de sécession, deux fois élu président de la grande république Américaine.

Le général Gordon, tombé à Karthoum victime de son dévouement et de l'incapacité des généraux anglais.

L'amiral Courbet, le vaillant marin, héros de Fou Chéou, mort sur son navire, au moment où il venait de révéler ses admirables qualités de grand capitaine.

Hendricks, vice-président de la république américaine.

Edmond About publiciste français.

\*.\*

Je ne veux plus penser à ces douze mois qui ne sont plus, mais avant de quitter ce sujet, laissez-moi vous citer quelques lignes d'Alphonse Karr.

Elles ont du bon.

« Nous sommes dans l'hiver ; voici une année finie et voici une année qui commence. On appelle cela avoir une année de plus. Ceux qui sont nés depuis trente ans disent qu'ils ont trente ans. Hélas ! c'est, au contraire, trente ans qu'ils n'ont plus ; trente années qu'ils ont dépensées du nombre mystérieux qui leur en a été accordé ; trente années qui sont les fleurs de la vie et que le vent a séchées ; trente années pendant lesquelles on a passé par toutes les sensations qu'il faut ensuite recommencer et *ruminer*.

« Quand on a dépensé cette première partie de la vie, on s'étonne de la prodigalité avec laquelle les gens les plus jeunes jettent en riant leurs jours exempts de soucis, sans les compter, sans les regretter, sans leur dire adieu. On est surpris, comme ce voyageur dont parle un conte arabe, qui vit des enfants jouer au palet avec des *rubis*, des *émeraudes* et des *topazes*, et s'en aller sans songer à les ramasser.

« Il n'est personne qui, à trente ans, ne soit déjà en train de mourir et n'ait à porter le deuil d'une partie de soi-même. Si je voulais, pour moi, je prononcerais ici l'oraison funèbre de deux dents et de ravissantes illusions que j'ai perdues. »

\*.\*

Toutes lamentations seraient inutiles, profitons des leçons du passé pour apprendre à nous mieux conduire et nous faire gouverner mieux à l'avenir, séchons nos larmes et sourions à l'avenir.

Voyez-vous sur la double page de ce numéro la marche triomphale du Temps, précédé des personnages allégoriques des contes que chantaient si bien nos mères et grands-mères ?

Reconnaissez-vous *Peau-d'Ane*, le *Chat Botté*, *Barbe Bleu*, *Ali Baba* ou les quarante voleurs, le *Petit Chaperon Rouge*, etc.

La joyeuse entrée que fait le Temps avec tout ce charmant cortège si cher aux enfants !

Les jolis souvenirs que réveille en nous cette apparition fantastique !

Bravo ! Bravo !

\*.\*

Le duel est toujours tenu en grand honneur en France, comme vous le savez, et la moindre insulte doit être lavé dans le sang. C'est un vieil usage qui nous est resté des temps de chevalerie.

Il nous arrive à ce propos une excellente histoire.

Il y a quatre ans environ, dans un club de Bordeaux, un jeune officier de marine se prit de querelle avec un marchand de grains, de la ville.

Le lendemain, il envoya ses témoins à son adversaire.

—Messieurs, dit celui-ci, je ne demande pas mieux que de me battre avec le lieutenant, mais je crois pas que les risques soient égaux des deux côtés. Lui est garçon, moi j'ai trois enfants. Quand il en aura autant je me tiendrai à sa disposition.

Le lieutenant Carjuzac était très obstiné.

Il avait remarqué, dans la ville, une très jolie fille dont le père était barbier. Il la demanda en mariage et l'épousa en octobre 1882. Dix mois plus tard il eut un fils ; en 1884, une fille, et enfin, il y a trois mois à peine, il eut le bonheur d'avoir un troisième enfant.

Il ne perdit pas de temps.

Prenant deux enfants sur ses bras et suivi de la bonne qui portait le bébé, il se rendit au domicile de celui à qui il en voulait depuis si longtemps.

—Ah ! ah ! dit-il, nous allons donc nous battre, j'ai trois enfants.

—Eh ! eh ! reprit l'autre, j'en ai cinq maintenant.

L'officier de marine, désespérant d'arriver à rendre les chances égales, d'ici longtemps, prit le parti de serrer la main du spirituel marchand, et tous deux sont les meilleurs amis du monde.

Cela ne vaut-il pas mieux ?

\*.\*

Les Ontariens ne manquent jamais une occasion de *blaguer* les Québécois à propos de leur soi-disant ignorance.

On pourrait bien leur rendre la pareille tous les jours, mais je ne veux pas abuser de notre supériorité, et me contenterai d'un seul exemple :

Dernièrement, un *dude*, de London, franco-phobe qui mange du canadien-français du matin au soir, se trouvait dans une pharmacie et déplorait le crétinisme des malheureux *frenchmen* qui ne savent même pas ce que c'est qu'une pointe de vaccin.

M. Purgeroide faisait chorus.

Tout en causant, le *dude* prit dans une boîte, sur le comptoir, une petite lame d'ivoire et se mit à se nettoyer les dents..... jusqu'au sang.

—Vos cures dents sont sales, dit-il tout à coup, ils ont un goût étrange.

M. Purgeroide examina le..... cure dents.

—..... Malheureux ! s'écria-t-il, c'est une pointe de vaccin ! Vous vous êtes empoisonné la gorge !

LÉON LEDIEU.

## LA MOISSON ABONDANTE



PARTIS !

Partis ceux-là qui égayaient nos demeures. Partis ceux-là qui, tapageurs souvent, aimable toujours, renversaient nos corbeilles à ouvrages, égarèrent nos ciseaux, volaient notre fil. Partis les blonds chérubins qui, tintamarrant dans les corridors, se bousculant dans les escaliers, venaient plus vite chercher un baiser, un bonbon.

Partis !

Partis sous le plus horrible aspect. Partis sans rien emporter de leur front d'ange, de leur chevelure dorée, de leurs joues roses, de leur bouche mignonne.

Partis !

Partis sans que notre regard avide ait pu saisir sur cette masse dégoûtante qui se tordait sous la souffrance, un trait connu, un trait aimé.

Partis !

Partis sans que nos lèvres émues aient pu trouver une place pour se poser une dernière fois.

Partis !

Partis seuls ! Enveloppés précipitamment dans le drap même qui les a vus souffrir, jetés dédaigneusement, par des mains rudes, entre quatre planches assemblées à la hâte, conduits sans pitié comme sans cortège, par les rues désertes ou bruyantes vers un affreux trou qui les attend tous là-bas.

Partis !

Depuis de longues semaines, de longs mois, on a plié nos cœurs sensibles aux plus cruelles séparations. Nous avons eu à souffrir dans nos affections les plus tendres. Chaque famille a dû payer chèrement son tribut à la colère divine : toute mère pleure un ange envolé, toute âme se brise.

\*.\*

Les feuilles religieuses, aidées des mères affolées, terrifiées, et des voix plus graves encore, ont cru devoir s'élever et donner le mot énigmatique du terrible fléau qui nous accable : les amusements de l'hiver dernier se sont présentés à leur esprit monté comme autant de scandales pour armer le bras de Dieu.

L'éloquence s'est jointe à la persuasion pour faire passer devant nos yeux les tableaux les plus frappant. D'un côté, on a richement étalé les merveilles de notre carnaval, retentissant encore par le souvenir de ses plaisirs, de ses joies, de ses émotions vertigineuses. De l'autre, on nous a laissé entrevoir, avec le plus déplorable contraste, la saison qui arrive, terrible par l'appréhension des vols, poussés peut-être jusqu'aux crimes, de ses incendiaires, de ses dépravations de toutes sortes, pour taire des misères sans nom.

Sans doute, Dieu ne frappe jamais sans mobile : il nous faut respecter ses desseins secrets. S'il moissonne si abondamment les chers petits êtres

que nous aimons, nos sourires, nos joies, nos espérances, c'est que nous avons grandement irrité son courroux. Quelles fautes abominables avons-nous commises ? De quels ignobles attentats nous sommes-nous rendus coupables ?

Hélas ! et mystère !

\*.\*

Je crois difficilement—et beaucoup sont de mon avis—que seuls le bruit de nos fêtes brillantes, le son des écus empilés au milieu de réjouissances, sans égales si vous le voulez, soient directement la cause de la malédiction du ciel sur nous.

Je ne vais pas pousser l'incrédulité jusqu'à dire que les amusements, nés durant notre dernier carnaval et offerts par un programme des plus alléchants, étaient tous sains et droits. Non ; plus d'un avait certainement son mauvais côté. Mais dites-moi, les meilleures choses n'ont-elles pas aussi le leur ? De même qu'un plaisir innocent par lui-même devient piège ou danger si usé sans mesure ; de même, un divertissement un peu leste reste néanmoins dans ses bornes, si dégusté sagement et avec restriction.

\*.\*

La neige enveloppe de nouveau la terre de son blanc manteau. Avec elle, la température froide, qui n'effraie pas la jeunesse, la convie encore aux plaisirs qui donnent de l'énergie et du cœur aux tempéraments difficiles. Devrons-nous faire la sourde oreille, garder le coin du feu, en compagnie de grand'mère, qui dort sous ses lunettes ?

Certes !

J'en appelle à ceux qui, se rappelant *leurs temps*, se souviennent aussi *qu'il faut que la jeunesse s'amuse*—sainement, bien entendu ;—j'en appelle surtout à ceux qui ont la conscience assez généreuse, pour croire aussi bon de ne point se voiler la face à la vue des groupes gracieux qui déjà ont fait leur apparition, enveloppés chaudement, modestement, dans leur bon costume de couverte, la raquette au pied, le rire sur les lèvres et la santé sur les joues.

HERMANCE.

## LE SAC AUX SURPRISES

(Voir gravure)



Une boîte de Pandore a servi souvent de thème aux artistes du XVIII<sup>e</sup> siècle pour sa ravissante allégorie, au temps où nous vivons, on trouverait cela poncif—quelques-uns diraient *pompier* ou *barbier*—nous sommes bien forcés de nous mettre un peu au goût du jour. Ce sera donc le sac, cette emblème du XIX<sup>e</sup> siècle, qui représentera dans notre en-tête de l'année 1886 la cassette mystérieuse.

Toutes ces mains tendues vers la jeune année, qui détiennent tant d'espérances et tant d'ambitions, ne seront-elles pas déçues, le sac, une fois le cordon dénoué, ne sera-t-il pas pour certains "le sac à la malice" ? Nous serions désolés qu'il en fût ainsi. Nous souhaitons, au contraire, que chacun de nos abonnés y trouve son compte. Que les jouets et les bonbons emplissent les mains du bébé, que la main du collégien y puise des prix, qu'un anneau de fiançaille vienne orner la main de la jeune fille, que la main du soldat y trouve les galons où la croix, celle du travailleur le pain quotidien, du commerçant le gain honnête, que l'artiste y ait sa médaille, l'écrivain ses palmes, que tous, riches ou pauvres, y trouvent la santé, la paix du cœur et de la conscience, ces biens inestimables sans lesquelles les autres vertus n'ont aucun prix.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le *Scientific American* recommande un gargarisme de sel et d'eau pour un mal de gorge diphtérique, avec une nourriture légère. Cela quand le mal commencera. Aussi un sirop d'oignons, de sucre et de miel, pour les rhumes obstinés.

Nous accusons réception d'une magnifique marche funèbre, intitulée : *La mort du Héros*, à la mémoire de Louis Riel. L'auteur est M. Magloire Prévaut, et l'éditeur M. A.-J. Boucher. Prix : 40c.



F. LAGRANGE. Sc.



## LE JOUR DE L'AN

Douze sanglots ont vibré dans l'espace.....  
Sont-ce les pleurs du lugubre beffroi ?  
—C'est l'avenir jetant à l'an qui passe,  
Avec mépris, un adieu sombre et froid !

Un nouvel an, constellé de promesses,  
Vient de surgir des vastes profondeurs ;  
Accordons-lui nos plus tendres caresses.  
Car il promet d'ineffables bonheurs !

L'an dernier fut désastreux et terrible :  
Il a semé partout tant de malheurs....  
Il a changé—ce despote inflexible—  
Nos rêves d'or en cuisantes douleurs !

Mais taisons-nous ! et saluons l'aurore  
Du nouveau jour qui brille à l'horizon.  
Que de nos cœurs parte un hymne sonore,  
Pour acclamer l'hôte de la saison.

Voyez là-bas, dans la pauvre chaumière,  
Le malheureux amaigri par la faim :  
Du nouvel an, il attend, il espère  
Plus de bonheur, et le morceau de pain !

Sous les lambris où la pourpre rayonne,  
Le riche aussi formule ses désirs ;  
" Bel an, dit-il, d'un pur éclat couronne  
" Nos doux banquets, nos fêtes, nos plaisirs !.."

Au saint autel, le prêtre vénérable  
Pour le pêcheur implore le bon Dieu ;  
Son chant d'amour, sa prière ineffable,  
Comme l'encens, monte vers le ciel bleu !

Dès ce moment, oublions nos rancunes ;  
A l'ennemi présentons notre main.  
Après les jours de sombres infortunes,  
Dieu nous réserve un heureux lendemain.....

J.-B. CAQUETTE.

LA  
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

XLVI

**S**OLIVEAU craignant que le bruit de ce rire effrayant n'arrivât jusqu'au dehors.

—Te tairas-tu ! répéta-t-il d'une voix menaçante  
Amanda, dont le délire grandissait toujours, répliqua :

—Me taire ? Pourquoi me taire ? Je dis la vérité !  
Tu n'es pas le baron de Reiss ! Je t'arracherai ton masque.  
Tout à l'heure, je parlais du bague. C'est peut-être l'échafaud qui t'attend !

Ovide vit rouge. La colère et l'épouvante commençaient à l'affoler. Bondissant jusqu'à la jeune fille, il lui noua autour du cou ses doigts crispés. Il songeait à l'étrangler tout simplement pour lui imposer silence. Amanda lui glissa dans les mains comme une couleuvre et poussa un hurlement rauque.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis la jeune fille s'abattit sur le parquet, en proie à des convulsions violentes. Une écume sanguinolente vint à ses lèvres. Ovide se sentit frissonner de la tête aux pieds. Allait-elle donc mourir ? Jadis la liqueur canadienne n'avait produit sur Jacques Garaud aucun effet de ce genre. La dose était-elle trop forte ? Si Amanda, par malheur, venait à succomber, sa mort provoquerait une enquête dont les résultats seraient funestes. Les convulsions continuaient, accompagnées d'une sorte de râle.

—Il faut tout prévoir, pensa Soliveau.

Et après avoir vidé dans les cendres du foyer le reste de la bouteille de chartreuse, il se hâta de quitter le pavillon pour se mettre à la recherche d'un médecin. Comme il sortait du jardin et mettait le pied sur le quai, il se trouva en face de deux personnes, une femme et un homme, immobiles et semblant écouter. Au moment où il allait passer à côté d'eux, la femme—qui n'était autre que l'hôtesse du "Rendez-vous des chasseurs"—s'écria :

—Mais c'est monsieur le baron de Reiss.

—Oui, madame. Je suis en quête d'un médecin.

—Pour vous, monsieur ?

—Non, mais pour la personne qui habite le pavillon avec moi.

—Cette dame est malade ?

—Au point de me causer une inquiétude fort grande.

—Ainsi, ces clameurs lamentables que nous entendions...

—Etaient poussées par elle, oui, madame.

—Je suis médecin, monsieur, dit alors le docteur Richard qui venait de panser les blessés à l'hôtel dont le pavillon formait l'annexe. Disposez de moi.

—Venez donc, monsieur, venez vite, je vous en prie !

Et Soliveau, rouvrant la porte du jardin, guida le médecin vers la villa des Mûriers. Lorsque les trois personnes entrèrent dans la salle à manger, le corps de la jeune femme se

tordait sur le plancher comme se tordent les tronçons d'un serpent mutilé. C'était un spectacle hideux.

Le docteur Richard se pencha vers la malade. Le médecin avait pris un des poignets d'Amanda et posait ses doigts sur l'artère. Il souleva ensuite les paupières à moitié closes ; il écarta les lèvres contractées. Le sang ne s'en échappait plus mais une écume blanchâtre le remplaçait. Le docteur releva tête et regarda fixement Ovide.

—Voilà qui est singulier, monsieur, dit-il

—Quoi donc ? fit le Dijonnais pris d'angoisse.

—Vous êtes allé en Amérique, n'est-ce pas ? poursuivit le docteur, vous connaissez Cuchillino, de New-York ?

Soliveau devint livide en reconnaissant tout à coup le médecin que, vingt et une années auparavant, il avait vu causer avec le vieux Canadien sur le pont du "Lord-Maire."

—Oui, monsieur balbutia-t-il.

—Avez-vous de l'ammoniaque ici ?

—Non, monsieur.

—Il en faut, cependant, et vite ! Sinon je ne réponds pas de cette jeune femme.

—Vous en aurez dans trois minutes, docteur, fit l'hôtesse Et elle s'élança dehors. Dès quelle se fut éloignée, le médecin s'approcha d'Ovide et renoua en ces termes l'entretien

—Non seulement vous avez connu à New-York le Canadien Cuchillino, mais encore vous lui avez acheté un flacon du liquide qu'ils nomment là-bas la "liqueur bavarde."

Ovide comprit que toute dénégation serait superflue. En conséquence, il répondit affirmativement.

—Vous aviez le désir ou le besoin de savoir ce que pensait cette jeune femme, poursuivit le docteur en désignant Amanda, et vous avez employé la liqueur indienne pour obtenir l'ivresse qui rend sincères les plus menteurs.

—Je ne le nie point, mais mes motifs étaient légitimes.

—Ces motifs n'importent peu, interrompit le médecin. Le fait existe, voilà tout, et il est heureux que vous n'ayez trouvé sur votre passage, car, exagérant la dose, vous avez mis cette malheureuse à deux doigts de la mort !

—Telle n'était point mon intention, Dieu le sait !

—Je le crois bien volontiers, mais ce que je viens d'affirmer n'en est pas moins absolument vrai.

En ce moment, l'hôtesse reparut. Le docteur Richard reçut de ses mains le flacon d'alcali volatil qu'elle apportait, et laissa tomber dix gouttes de son contenu dans un verre plein d'eau.

—Soulevez la tête de cette jeune femme, commanda-t-il alors.

Ovide et la maîtresse de l'hôtel s'agenouillèrent auprès de la malade dont ils soulevèrent la tête et les épaules. Une accalmie se produisit dans les crises nerveuses. Le médecin prit une cuillère sur la table, s'agenouilla à son tour à côté d'Amanda dont il desserra les dents, non sans peine, et à qui il fit absorber une gorgée du mélange et d'ammoniaque. L'effet produit fut instantané. Les contractions nerveuses disparurent ; le corps devint absolument inerte. Deux autres cuillères furent administrées par le médecin, puis il dit :

—Quant à présent il n'y a pas autre chose à faire que de coucher cette jeune femme. Tout danger me paraît disparu. Demain matin je reviendrai.

Ovide n'avait qu'à s'incliner. Il prononça quelques paroles de gratitude et le docteur Richard quitta le pavillon. La maîtresse d'hôtel déshabilla mademoiselle Amanda, et la mit au lit. Le Dijonnais demeura seul auprès de ce lit, sur lequel gisait inerte l'essayeuse de madame Augustine

—Elle n'est pas morte, murmura-t-il, et c'est heureux, car ce docteur aurait dressé un procès-verbal fort compromettant pour moi, et il aurait fallu répondre à la justice. Mauvaise affaire ! très mauvaise affaire ! Mais plus rien à craindre, puisque la coquine est hors de danger. Quel étrange hasard ! Ce docteur est bien l'homme que j'ai vu, le jour de mon arrivée, assis dans la forêt à côté d'un vieillard. Je ne pouvais me rappeler en quel endroit, jadis, j'avais déjà rencontré cet homme. Je me souviens maintenant, c'est à bord du "Lord-Maire." Il questionnait le Canadien au sujet des vertus de la liqueur bavarde. Et il s'est trouvé là juste à point pour reconnaître les symptômes produits par cette liqueur, et pour sauver Amanda ! Un autre, ne comprenant point la cause du mal, aurait conclu à un empoisonnement. Décidément, j'ai de la chance ! Je sais ce que pense l'aimable enfant, je connais ses projets. "Un homme averti en vaut deux !" dit le proverbe. Le proverbe a raison. Je suis sur mes gardes, Amanda n'est plus dangereuse. En reprenant connaissance, elle ne se souviendra de rien, c'est le principal.

XLVII

Après le court monologue que vous venons de sténographier, Ovide se jeta sur un canapé, mais les préoccupations de son esprit ne lui permirent pas de goûter une heure de sommeil. Amanda paraissait dormir. De temps à autre des spasmes nerveux soulevaient sa poitrine, puis elle retombait dans une immobilité complète. Au point du jour sa prostration se dissipa. Elle se souleva sur ses coudes et aperçut Ovide.

—J'ai bien soif, lui dit-elle. Vonzlez vous me donner à boire ?

Le Dijonnais prépara un verre d'eau sucrée et le lui présenta. Elle le prit d'une main tremblante et le vida d'un trait. Puis sa tête retomba lourdement sur l'oreiller et ses yeux se refermèrent.

\* \*

Quittons momentanément Bois-le-Roi et ceux de nos personnages qui s'y trouvent, et retournons à Paris où nous avons laissé Jeanne Fortier et Lucie fort tristes toutes deux.

Lucie se sentait en proie à un chagrin mortel. Le dimanche s'était écoulé, et, contre son habitude, Lucien n'était point venu. Pas même un mot de lui, pas une lettre, pas une ex-

cuse. Que signifiaient cette absence inexplicable, ce silence menaçant ? La pauvre enfant se posait cette énigme, et ne pouvait pas la résoudre. Maman Lison s'était efforcée vainement de persuader à l'ouvrière que peut-être Lucien était retenu par ces travaux

—Est-ce que le travail l'empêcherait de donner de ses nouvelles s'il voulait en donner ? répliquait Lucie dont rien ne pouvait calmer les douloureuses appréhensions

Jeanne souffrait autant que sa fille, plus que sa fille peut-être, mais elle n'avait ni la force, ni le courage de lui apprendre la vérité. La morne tristesse de Lucie augmentait d'heure en heure. Tout lui faisait croire à l'abandon de Lucien. Tout semblait lui dire, lui crier : " Il ne t'aime plus !" L'évidence s'imposait à elle. La plaie faite à son cœur était profonde et saignante.

Deux jours encore elle attendit, elle patienta, puis la douleur devint intolérable et elle résolut de savoir. Elle écrivit d'abord à Lucien. La lettre resta sans réponse. Le jeune homme l'avait lue, cependant, cette lecture avait encore vivifié ses blessures aussi saignantes et douloureuses que celles de Lucie.

—Maman Lison n'a point parlé, se disait-il, et Lucie souffre ! Pauvre Lucie ! Elle souffre comme moi bien longtemps, toujours peut-être, c'est la fatalité qui le veut !

Le silence de Lucien fut un coup terrible pour la fille de Jeanne Fortier.

—Elle me l'a pris ! murmura-t-elle en songeant à la fille du millionnaire. Elle me l'a volé !

—Eh bien ! poursuivait-elle, j'irai chez lui, non pour mendier son amour, non pour lui reprocher d'avoir trahi ses serments, mais pour apprendre la véritable cause de son lâche abandon.

Entre la pensée d'aller trouver Lucien et de la mise à exécution de ce projet, il n'eut place que pour quelques heures, et même l'exécution eût été immédiate, sans la nécessité absolue d'attendre le moment où le jeune homme pourrait se trouver chez lui. Lucien quittait l'usine à sept heures ; à sept heures et demie Lucie se présenterait rue de Miromesnil. La démarche pouvait être mal interprétée, sans doute, mais que lui importait. Dans la disposition d'esprit où se trouvait la jeune fille, elle ne tenait plus à rien, pas même à sa réputation jusque-là sans tâche, que la calomnie n'avait jamais osé effleurer. Elle voulait savoir, savoir à tout prix. Le reste ne comptait pas.

Maman Lison, restée à la boulangerie, n'avait point paru depuis le matin. Lucie d'ailleurs ne lui aurait pas demandé conseil, ni à elle ni à personne. Elle partit l'âme malade, le cœur serré par la plus poignante émotion, et elle se mit à marcher rapidement, avec une allure saccadée de folle. Les passants étonnés la regardaient.

Il était sept heures quarante minutes quand elle arriva à la porte de la maison habitée par Lucien. Ses jambes ne pouvaient plus la soutenir ; les battements irréguliers de son cœur l'étouffaient. Elle fut obligée de s'appuyer un instant sur la muraille pour reprendre sa respiration. Touchant au but, elle devenait indécise, hésitante ; elle n'osait plus.

—Que vais-je lui dire ? se demandait-elle ; comment justifier ma présence ?

Soudain, une lueur brilla dans ces yeux. Son énergie lui revenait tout entière.

—Justifier ma présence ! répéta-t-elle, il n'en est pas besoin. Je vais agir dans la plénitude de mon droit ! Lucien est mon financé, il l'était du moins. Je veux, je dois lui demander les motifs de son abandon et du supplice immérité qu'il m'inflige.

Et résolument elle franchit le seuil. Deux ou trois fois la jeune fille avait accompagné Lucien jusqu'à sa porte. Depuis le dehors, il lui avait montré les fenêtres de son logement ; elle savait par conséquent qu'il demeurait au troisième étage, mais elle ignorait en quel endroit se trouvait sa porte sur le carré de cet étage. Elle fut donc obligée de s'adresser au concierge. Celui-ci dînait paisiblement en compagnie de sa femme. Tous deux regardèrent la nouvelle venue, qui semblait en proie à une grande agitation.

—Monsieur Labroue, s'il vous plaît ? balbutia Lucie.

—Au troisième, la porte à... commença le concierge.

—Monsieur Labroue n'est point chez lui, dit l'homme d'un ton sec.

—Il n'est pas rentré, sans doute ? reprit timidement Lucie.

—Il ne rentrera pas, il est en voyage.

—En voyage ! répéta la jeune fille.

—Oui.

—Pour longtemps ?

—Nous n'en savons rien. Monsieur Labroue n'a nullement l'habitude de nous rendre des comptes.

—Merci, monsieur, fit-elle.

Et elle sortit.

—Ah ça, tête de linotte, tu ne te souvenais donc point des recommandations de monsieur Lucien ! s'écria le concierge, quand il se retrouva seul avec sa femme.

—Je n'y pensais plus.

—Faut de la mémoire ! Il nous a dit : " Qui que ce soit qui vienne me demander, si c'est une femme, qu'elle soit jeune ou vieille, n'oubliez pas de répondre que je suis en voyage." C'est clair, ça, hein ?

—Oui, c'est clair. Mais elle était gentille, cette jeunesse. Pourquoi qu'il la consigne ?

—Est ce que ça nous regarde ! D'ailleurs c'est peut-être un crampon, et les crampons, il n'en faut pas !

—Oh ! les hommes ! répliqua le concierge, tous des sans cœur !

—Si, comme ils me l'on dit, Lucien est en voyage, pensait Lucie, il aurait une excuse. Le temps lui a sans doute manqué pour m'écrire avant son départ, et peut-être recevoir-je une lettre demain.

La nuit était venue. Avant de s'éloigner la jeune fille s'arrêta sur le trottoir de l'autre côté de la rue ; elle leva la tête et tourna ses regards vers les fenêtres du logement de

Lucien. Soudain, elle tressaillit et devint d'une pâleur mortelle. Elle venait d'apercevoir de la lumière chez son fiancé.

— Ah ! fit-elle d'une voix étranglée, ils m'ont menti ! Lucien est à Paris. Lucien est chez lui. Pourquoi ce mensonge ? Ce sont bien ses deux fenêtres, je les reconnais. Il est là. Je veux le voir et je le verrai.

D'un pas qu'elle s'efforçait d'affermir elle traversa la rue et rentra dans la maison. Le concierge sortait de sa loge pour fermer la porte cochère. Il reconnut la jeune fille.

— Comment, c'est encore vous ! dit-il en lui barrant le passage.

— Oui, c'est moi. Vous m'avez trompée, monsieur Labroue n'est point en voyage.

— Je vous ai répondu ce que j'avais à vous répondre.

— Monsieur Labroue est chez lui.

— Décidément, mam'selle, vous êtes un peu folle !

— Il y a de la lumière derrière ses vitres. Je veux monter.

— Vous ne monterez pas.

— De quel droit m'en empêchez-vous ? s'écria Lucie que l'irritation emportait.

— Du droit que je tiens du propriétaire, dont je suis le représentant. Voyons, voyons, pas de scandale dans une maison bien tenue et respectable ! Tournez-moi les talons ! fille, et plus vite que ça !

XLVIII

Le ton brutal, le langage grossier du concierge révoltèrent Lucie.

— A qui croyez-vous donc parler, monsieur ? demanda-t-elle.

— A qui je crois parler ? fit l'homme en ricanant. Parbleu ! à vous, la belle ! On avait votre signalement et on se tenait sur ses gardes. Défense expresse de vous laisser passer. C'est la consigne formelle de monsieur Labroue.

Ah ! vous avez vu de la lumière. Eh bien, oui, il est chez lui, mais il ne veut pas vous recevoir. Il a le nez fin mon locataire. Il prévoyait bien, lui point bête, que vous viendriez le relancer, et il a pris ses précautions en conséquence.

Lucie sentait ses jambes défaillir. Tout son corps tremblait.

— Ainsi, fit-elle d'une voix faible comme un souffle, c'est moi que vous avez signalée monsieur Labroue ?

— Parfaitement.

— C'est pour moi que la consigne est donnée ?

— Mon Dieu, oui, et vous voyez que je l'exécute.

— C'est bien, monsieur, je ne tenterai plus de la violer, je pars.

Et elle sortit en chancelant. Le concierge haussa les épaules, puis ferma derrière elle la porte de la rue. Lucie allait au hasard, affolée, ou plutôt hébétée, le cerveau vide, incapable de penser, de réfléchir, et marchant comme dans un rêve.

A la torture morale se joignait maintenant la douleur physique. La jeune fille souffrait encore de sa blessure, et la terrible émotion qu'elle venait d'éprouver avait singulièrement cette souffrance. Bref, elle se sentait brisée de corps et d'âme. Elle se traîna péniblement jusqu'à une station de voitures, en prit une et se fit conduire au quai Bourbon. Jeanne Fortier, maman Lison, était rentrée un peu après le départ de Lucie. Ne pouvant soupçonner la tentative faite par celle-ci auprès de Lucien Labroue, elle la supposa sortie pour reporter de l'ouvrage chez madame Augustine, et, en attendant qu'elle revint, s'occupa à mettre en ordre son propre logement.

Bientôt l'absence prolongée de Lucie l'inquiéta. Sa sollicitude maternelle lui fit craindre quelque coup de tête. Elle était bien changée depuis quelques jours, la pauvre Jeanne. Le choc qui brisait son enfant l'atteignait en même temps. Lentement la soirée passait. La demie après neuf heures venait de sonner et Lucie ne revenait point ! Que signifiait cela ? Jeanne aux aguets, le cœur palpitant, prêtait l'oreille aux moindres bruits se faisant entendre dans l'escalier. Enfin, les marches du cinquième étage craquèrent sous un pas incertain. L'évadée de Clermont sortit précipitamment de chez elle, se pencha sur la rampe et demanda d'une voix tremblante :

— Est-ce vous, chère mignonne ?

— Oui, maman Lison, c'est moi...

— Enfin ! que Dieu soit béni !

Un instant après, Lucie se jetait en sanglotant dans les bras de la porteuse de pain.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'y a-t-il donc, chère enfant ? fit celle-ci ne pouvant comprendre le désespoir de la jeune fille, mais se sentant le cœur serré.

— Ce qu'il y a, maman Lison ? répondit Lucie, dont les larmes et les sanglots redoublèrent, je suis trahie, abandonnée ! Il ne m'aime plus, il m'oublie.

— Lucie, chère enfant, il ne faut point vous désespérer ainsi.

— Je n'espère plus et je ne veux plus espérer.

Le silence de monsieur Labroue aura un terme.

— Je pouvais croire cela il y a deux heures, répliqua l'ouvrière ; je pouvais croire, comme vous me le disiez, que Lucien parti précipitamment en voyage n'avait pas eu le temps de m'écrire. Maintenant, je ne peux plus conserver de doute. L'incertitude me tuait. J'ai voulu savoir et je sais. Je suis allé chez Lucien.

— Chez Lucien ! balbutia Jeanne frissonnante. Vous êtes allé chez lui ? Vous l'avez vu ? Il vous a dit la raison pour laquelle il ne voulait plus vous aimer ?

— Le voir, l'entendre, c'eût été du bonheur encore ! Les paroles les plus cruelles m'auraient trouvée résignée. J'aurais préféré toutes les tortures du cœur et de l'âme à l'affront qu'il m'a fait subir !

— Un affront ? répéta la porteuse de pain stupéfaite.

— Oui, Lucien avait donné mon signalement à son concierge, et ce concierge m'a chassée.

Et de nouveau Lucie éclata en sanglots.

— Ma fille, mon enfant, ma mignonne, fit Jeanne en l'entourant de ses bras et en pleurant elle-même, il ne faut pas pleurer, il faut être forte et courageuse.

— De la force ! du courage ! Est-ce que je puis en avoir ? Que voulez-vous que je fasse à cette heure ? Est-ce que je n'avais pas mis toute ma vie dans mon amour ? Est-ce que je n'avais pas vie dans mon amour ? Est-ce que pour moi l'existence est possible désormais, sans famille, sans affection ? Rien que le vide ! un vide affreux ! Mon avenir, c'était Lucien ? Aujourd'hui Lucien me manque, je n'ai plus qu'à mourir et je mourrai bientôt.

— Lucie, Lucie ! cria la porteuse de pain affolée par la douleur, de pareilles idées sont funestes, elles sont dangereuses. Chassez-les ! chassez-les !

— Non, je ne les chasserai pas ! Je mourrai. Mais avant de mourir je veux le voir. Je veux connaître la cause de mon abandon. Je veux être certaine que l'homme qui disait m'aimer se donne ou plutôt se vend aux millions de mademoiselle Harmant, mais que je lui ai rien fait, moi, que je me suis toujours conduite en honnête fille, et qu'il n'a pas un reproche à m'adresser. Il ne faut pas qu'on m'accuse d'avoir été l'instrument de mon propre malheur. Il ne faut pas qu'un doute ou qu'un soupçon plane sur ma tombe ! Lucien n'a point voulu me recevoir chez lui, mais je saurai bien le rencontrer ailleurs. J'irai l'attendre à la porte de sa maison, à la porte de l'usine. Je le défie de m'éviter, et il sera bien forcé de me répondre alors.

— Non, non, Lucie vous ne ferez pas cela, dit Jeanne Fortier défaillante.

— Pourquoi donc ne le ferais-je pas ? Je souffre. N'ai-je point le droit de savoir au moins d'où viennent mes souffrances ?

— L'abandon n'est que trop réel. Que vous en importent les motifs ?

— Ma dignité, le respect de moi-même, m'ordonnent de le connaître.

— S'il ne devait en résulter pour vous qu'une douleur de plus.

— Une douleur de plus ? répéta-t-elle ; comment cela se pourrait-il ? Que croyez-vous donc, maman Lison ?

— Je ne crois rien, mon enfant, balbutia Jeanne Fortier, qui ne voulait, ni ne pouvait pas s'expliquer, mais peut-on répondre de quelque chose dans la vie ?

— Je réponds de moi et de mon honneur, fit la jeune fille. Lucien savait qui j'étais, n'est-ce pas ! Une orpheline, une enfant trouvée, ne possédant pour vivre que mon travail, mais ayant marché toujours droit et pouvant porter haut la tête. Cela lui suffisait autrefois. Pourquoi cela ne lui suffit-il plus aujourd'hui ? Voilà ce que je veux savoir, et je vous répète que je le saurai. Encore une fois, je verrai Lucien.

— Non, vous ne le verrai pas, Lucie ? s'écria Jeanne que l'émotion suffoquait. Vous ne le verrez pas, je vous le demande à genoux.

— Mais vous savez donc, vous, pourquoi il m'abandonne ? Vous savez donc pourquoi il me fait tant souffrir ?

— Ne cherchez point à connaître ce terrible secret, mon enfant.

— Vous le connaissez donc ?

— Oui, balbutia Jeanne.

— Comment ?

— J'ai vu Lucien.

— Vous l'avez vu, et vous ne me l'avez pas dit ! fit Lucie tremblante.

— Je voulais vous épargner une douleur.

— A quoi bon, est-ce que je puis souffrir plus que je ne souffre ! Ne me ménagez pas ? Ai-je quelque chose à me reprocher ? Est-ce par ma faute que Lucien s'est éloigné de moi ?

— Non, mon enfant, et jamais un soupçon ne vous a même effleurée. Si Lucien s'éloigne de vous, c'est parce que votre mariage est impossible.

— Impossible ! Une seule cause pourrait le rendre impossible : " mon indignité " et je ne suis pas indigné. Que signifie cela ? Expliquez-vous.

— Chère mignonne, il y a parfois dans la vie des mystères qu'il ne faut pas sonder.

— Des mystères ! Est-ce que j'en ai, moi, dans ma vie ? Mon père était-il un infâme ? Dois-je porter la peine de son infamie ?

XLIX

— Mon enfant, mon enfant, taisez-vous ! bégaya Jeanne en tendant vers Lucie ses mains suppliantes. Vous blasphemez ! N'accusez pas votre père.

— Qui donc accuserais-je ? reprit la jeune fille avec violence. Je suis dans les ténèbres et je veux sortir. Tout plutôt que le doute et l'incertitude ! Maman Lison, vous avez vu Lucien. Il vous a confié le secret fatal. Ce secret, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas le garder plus longtemps ! Quel qu'il soit, parlez ! Si je blasphème en accusant mon père, c'est donc de ma mère que vient la honte ?

Jeanne frissonnait de la tête aux pieds. Elle eût voulu tout dire. Elle eût voulu crier à son enfant : " Ta mère c'est moi ! et voilà ce que je suis ! " Mais c'était impossible. Elle le pensait du moins. Il ne suffirait point d'affirmer son innocence, il faudrait la prouver et comment faire cette preuve ? N'ayant rien à répondre, elle baissait la tête et se taisait. Lucie poursuivit :

— Parlez, mais parlez donc ! Est-ce ma mère qui a commis un crime ! Pourquoi Lucien a-t-il déclaré que notre mariage était impossible ?

— Parce qu'on l'y force.

— Qui donc en a le droit et le pouvoir ?

— Ne le devinez-vous pas ? Lucien aurait-il jamais appris

le secret, qui creuse un abîme entre vous, si quelqu'un n'avait eu intérêt à le lui révéler ? Un homme a fouillé dans le passé. Un homme a dit à Lucien : " Si vous n'épousez point ma fille, je vous empêcherai d'épouser Lucie. Je vous défends ce mariage ! Si vous osiez passer outre, on saurait..." Jeanne s'interrompit. La force lui manquait pour continuer.

(La suite au prochain numéro.)

LE MILLIONNAIRE VANDERBILT.

(Voir gravure)

Une fortune de M. Vanderbilt, qui est mort si prématurément et dont nous donnons le portrait sur la huitième page, est évaluée par les personnes qui l'ont bien connu à \$160,000,000.

Le duc de Westminster valait, dit-on, 200 millions de piastres, et cependant feu Vanderbilt, avec ses 160 millions, était plus riche que lui. La fortune du premier ne lui rapportait qu'environ 2 pour cent, tandis qu'en moyenne celle de Vanderbilt lui donnait 4 pour cent.

On dit que Vanderbilt était l'homme le plus riche du monde entier. L'an dernier, il possédait 54 millions en débetures du gouvernement à 4 pour cent. Plus tard, il réduisit ce montant à 35 millions en débetures du gouvernement à 3 1/2 pour cent. La valeur de ses bons du gouvernement était de 75 millions.

En tout, à sa mort, il possédait 860,000 actions de chemin de fer, \$22,000 de débetures de chemin de fer, \$3,200,000 de débetures du gouvernement ou de la ville, et 2,000,000 d'actions et hypothèques dans diverses industries et manufactures.

Il évaluait sa maison, sur la 5e avenue à New-York, avec les objets d'art qu'elle renferme, à trois millions de piastres.

Vanderbilt dépensait ordinairement \$100,000 par année en dépenses de maisons. En 1884, il donna un bal qui lui coûta \$40,000.

Vanderbilt aimait beaucoup les chevaux et était bon juge en pareille matière.

Ses divers revenus lui donnaient un revenu total annuel de 10 millions de piastres, soit : Par jour, \$28,000 ; par heure, \$1,200 ; par minute, \$19.75.

On dit qu'il était très charitable.

RIEL ET SES BOURREAUX

En vente au bureau du MONDE ILLUSTRÉ la question - devinette : *Cherchez Riel et ses quatre bourreaux*. Prix : 5 centins la copie, 40 centins la douzaine.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 148.—ENIGME

Je coule mes flots d'or sous le beau ciel d'Asie, Et suis pour l'univers la source de la vie.

No 149.—DEVINETTE

Je suis couvert de peau sans être bête ; plein de richesse, et je n'ai rien à moi ; plein de feuilles sans être arbre ; malheureux qui me perd, malheureux qui me trouve ; je n'achète pas, mais je fais acheter.

SOLUTIONS :

No 145.—Les mots sont : L'attention et La Tension.

No 146.—Les mots sont : Babil et Bail.

No 147

BLANCS. NOIRS  
1 D 6e F R, échec 1 Ad libitum  
2 Mat selon le coup des Noirs.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Dame Céleste Lesigne, Montréal ; Mlle B D. Dupuis, Montréal ; Philéas Roy, Lévis.  
Rébus.—Pierre Morrier, ville St-Jean-Baptiste.

La vie se boit comme le vin, et, comme le vin aussi, elle grise les uns et reconforte les autres.—

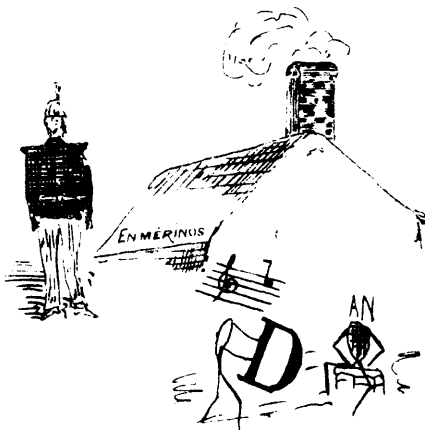
Ce qui perd un gouvernement, c'est de faire tantôt ceci, tantôt cela, de promettre une chose aujourd'hui et de la refuser demain. Une fois qu'il a choisi sa voie, il doit marcher droit devant lui.—BISMARCK.





LE MILLIONNAIRE VANDERBILT  
DÉCÉDÉ À NEW-YORK

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :  
Selon le vent, la voile

CHOSSES ET AUTRES

—On estime à \$1,015,776,000 la valeur des chevaux et des mulets aux Etats-Unis.

—La culture des soleils est devenue une industrie importante au Kansas. Un fermier a réalisé \$9 00 avec sa récolte de 600 boisseaux.

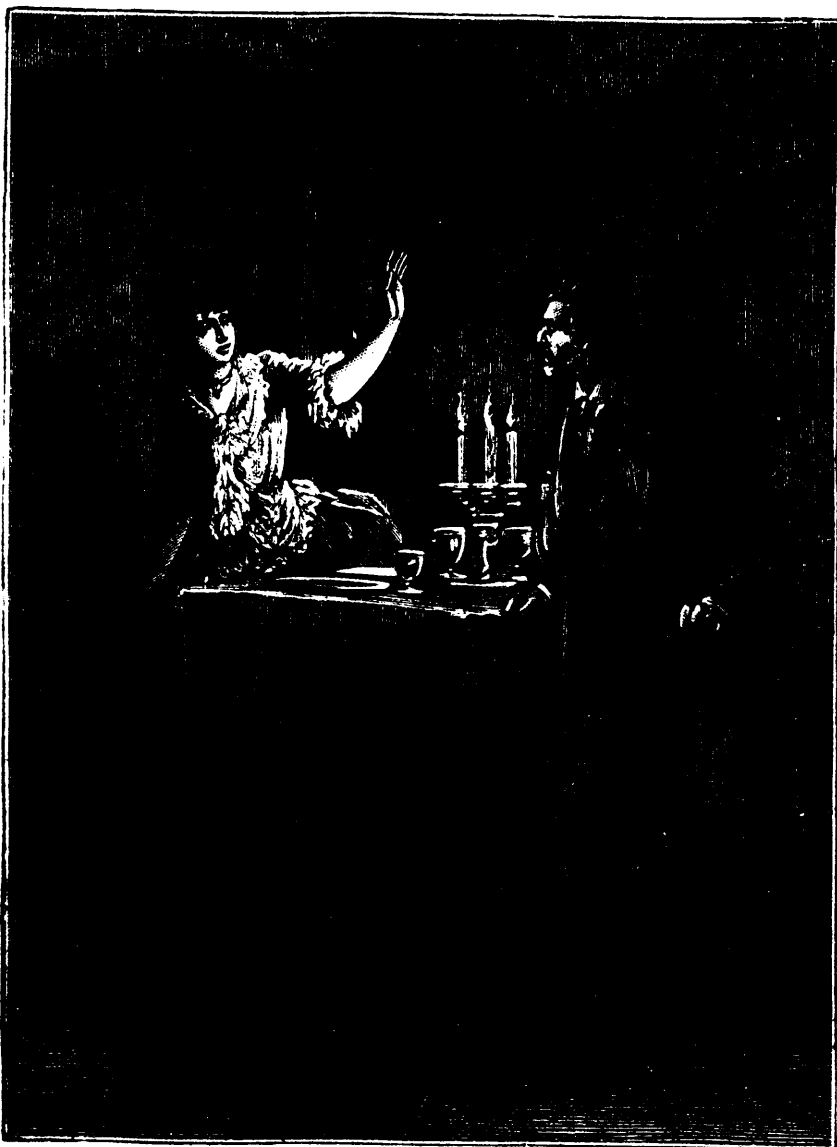
—Le roi des îles Samoennes a envoyé, comme cadeau, au président des Etats-Unis, une cruche de liqueurs dont un verre tient un homme ivre pendant trois semaines.

—Les colonies australiennes, avec une population de 3,000,000 d'âmes, possèdent 76,000,000 de moutons qui produisent tous les ans pour une valeur de \$75,000,000 de belle laine.

—Un officier d'exploration, sur la côte de la Californie, a trouvé le squelette pétrifié d'une baleine, d'au delà de 20 pieds de longueur, sur une chaîne de montagnes, à plus de 3,300 pieds au-dessus du niveau de la mer.

—L'amour ne se fait point sans difficulté chez les sauvages Plutes. Si la demoiselle n'aime pas son amoureux, elle le dit à sa grand-mère, et quand le jeune homme revient, la vieille dame prend une pelletée de cendres chaudes et la lui jette à la face. L'affaire ne va pas plus loin.

—Un médecin de Détroit affirme que 49 sur 50 hommes qui montent dans une chaise de barbier, par une journée crue, pour se faire couper ou tailler les cheveux, ont un rhume ou un mal de gorge dans les 24 heures. Il recommande la coupe des cheveux que deux fois l'année—en mai et en septembre—et elle doit avoir lieu par une journée chaude.



Pourquoi me taire ? Je dis la vérité ! Tu n'es pas le baron de Reiss.—Voir p. 278, col. 1.

“JOHNSTON'S FLUID BEEF.”

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

MARLIN MAGAZINE RIFLE



Best In The World

for large or small game—made in 32 calibre, 40 grains powder; 33 cal. 55 grains; 40 cal. 60 grains; 45 cal. 70 and 85 grains. The strongest shooting rifle made. Perfect accuracy guaranteed and the only absolutely safe rifle made. All styles, all sizes, all weights. Prices reduced.

BALLARD Gallery, Sporting and Target Rifles, world renowned. The standard for target shooting, hunting, and shooting galleries. All calibres from 22 to 45. Made in fourteen different styles, prices from \$12.00 up. Send for illustrated catalogue. MARLIN FIRE ARMS CO., NEW HAVEN, CONN.

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint Laurent, Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Atrapaho" ou "Baume des Montagnes Vertes," "Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte." Envoyez vos ordres au No 86, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.

Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.

ETABLISSEMENT DE 1<sup>RE</sup> CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine, MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picole et autres maladies contagieuses.

E. MASSIOTTE & FRERE, Seuls agents pour Montréal, 217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Programmes, Cartes d'affaires, Lettres Funéraires, Circulars, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général. Madame HENRI SURPRENANT, No 104, rue St-Martin, Montréal.

VOYEZ ! 40 magnifiques CARTE-CHROMOS avec votre nom très bien imprimé pour dix (10) cents seulement. Echantillons envoyés pour cinq (5) cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez : EMIL H. RODIN, (Cokato (Wright Co.), Minn.

EMIL H. RODIN, marchand de Chromos et vend bon marché. Cartes de Visite, qu'il magnifiques Cartes-Chromos, avec votre nom bien imprimé, pour 10 cents. Echantillons de toutes sortes envoyés pour 5 cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez : EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co), Minn.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires, Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.